

Ciné-Bulles

Le cinéma d'auteur avant tout

Traître ou patriote de Jacques Godbout : le mouton noir

Jean-Philippe Gravel

Volume 19, numéro 1, automne 2000

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/33653ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Gravel, J. (2000). *Traître ou patriote* de Jacques Godbout : le mouton noir. *Ciné-Bulles*, 19, (1), 46-47.

Le mouton noir

PAR
JEAN-PHILIPPE GRAVEL

Aux yeux de son petit-neveu qui a aujourd'hui 66 ans, Adélarde Godbout — grand-oncle de Jacques, mais surtout ancien premier ministre du Québec — est un ostracisé de l'Histoire, la victime d'un oubli volontaire et injuste. Qui, en effet, se rappelle aujourd'hui d'Adélarde Godbout, chef du parti libéral, qui a dirigé les destinées de la province durant les années critiques de la Seconde Guerre mondiale, et qu'on accusa d'avoir approuvé la conscription des Canadiens-français? Certainement pas les historiens que Godbout interroge lors d'un colloque, leur exhibant un portrait de son oncle trouvé chez un antiquaire, et qu'ils ne savent reconnaître.

Partant de cet oubli hors de la «mémoire officielle», Jacques Godbout, dans *Traître ou patriote*, se charge d'exhumer les faits d'armes d'Adélarde Godbout, en insistant sur le côté progressiste de ce personnage auquel on doit la fondation d'Hydro-Québec, la reconnaissance du droit de vote aux femmes, et l'instruction obligatoire jusqu'à l'âge de 16 ans. Comment se fait-il alors qu'on s'en rappelle si peu?

La faute d'Adélarde Godbout aura été d'être à la tête de la province durant la période délicate de la Seconde Guerre mondiale. Occupant une position stratégiquement plus confortable dans l'opposition durant ces années critiques, Maurice Duplessis profitera par la suite de ce que Jacques Godbout appellera le «ressentiment nationaliste contre la conscription» — que dut approuver Adélarde Godbout en dépit du refus massif des Québécois lors d'un référendum — pour lui arracher le pouvoir en 1944.

Pourtant, il ne fait pas de doute pour Jacques Godbout que son oncle était «nationaliste», au sens où il semblait chercher une émancipation éclairée de la société québécoise (en supportant, par exemple, la séparation des affaires religieuses de celles de l'État). Un nationalisme mal perçu parce qu'il opposait un certain progressisme au nationalisme officiel, celui de Duplessis et du clergé qui l'approuvait, aux accents défaitistes et tragiques qui a fait du massacre de Dieppe un de ses plus durables symboles. Cette «légende nationaliste», comme on dit aujourd'hui «légende urbaine», a été balayée depuis par les historiens.



Jacques Godbout
(Photo: Office national
du film du Canada)

Mais en mettant le doigt sur les extrapolations de ce nationalisme défaitiste, Godbout, reconnaissans-le, accuse un fait culturel qui va bien au-delà de la «mémoire honteuse» qui entoure Adélar Godbout — une mémoire qui, par ailleurs, commence à peine à se dissiper, la première monographie (jugée trop partisane) consacrée à Adélar Godbout (*Godbout* de Jean-Guy Genest, Septentrion, Sillery) ayant été publiée en 1996... Plus de 50 ans après le mandat de l'ancien premier ministre. Un ouvrage dont *Traître ou patriote* ne mentionne pas l'existence, bien que le documentaire en partage la perspective réhabilitatrice.

Mais *Traître ou patriote* n'évoque pas seulement l'histoire du Québec sous le règne d'Adélar Godbout. Il présente aussi l'histoire du film de Jacques Godbout en train de se faire, exposant les motifs et la démarche du réalisateur. Ce qui implique qu'en plus de découvrir des documents d'archives captivants, l'on voit Jacques Godbout se retirer dans un bunker doré — entendez un appartement du Plateau Mont-Royal où s'entassent graduellement les matériaux d'archive — pour visionner ses documents, dormir comme un soldat sur une couchette minuscule, et expliquer à Josh Freed, chroniqueur à *The Gazette*, autour d'une bouteille de vin blanc, qu'au fond, avec son film, il cherche à rendre des comptes à son enfance d'exclu, sachant ce que c'est que d'avoir été étiqueté «partisan d'Adélar Godbout» durant la Grande Noirceur duplessiste.

Jacques Godbout ne va pas toutefois jusqu'à supposer que son regard soit, lui aussi, biaisé. Fidèle à son habitude, Godbout louvoie et cherche à relativiser au moment de déterminer qui, dans l'histoire, doit être entendu comme «traître» ou comme «patriote». Face au «traître» qu'aurait été Adélar Godbout, accusé de mollesse politique malgré son esprit progressiste, quel poids peut bien avoir le «patriotisme» de l'obscurantiste Duplessis, qui allait main dans la main avec le clergé? Là est la question.

À partir de cette interrogation qui sonne juste, Godbout se laisse porter par son admiration fascinée du personnage. Comme il l'avait fait auparavant avec Hans Selye dans *Pour l'amour du stress* et Norman William dans *L'Affaire Norman William*, les aspects négatifs de la personne abordée sont tout juste évoqués... pour être bien rapidement contournés. On se contentera de savoir, par exemple, qu'Adélar Godbout, orateur, pouvait s'emporter et dire quelques énormités en public.

Et pendant ce temps, de sa «retraite», Jacques Godbout se met en scène, achetant quelques bières au dépanneur du coin, discutant avec le libraire de la rue Henri-Julien, et mitonnant au matin ses déjeuners à l'anglaise comme pour partager le régime et les habitudes des soldats conscrits. Bref, l'homme fait tout pour se rendre indissociable de l'œuvre, et se construit de plus en plus visiblement un personnage, dans un exercice qui le rapproche des démarches d'un Marcel Ophüls sans en avoir tout-à-fait la saveur satirique. En fait, l'esprit est davantage à la reconstitution didactique, Godbout allant jusqu'à recréer, alors qu'il l'évoque, l'instant où il a trouvé le portrait de son grand-oncle chez un antiquaire. Godbout entre donc dans le commerce où sa caméra le précède, et reprend ses négociations avec le commerçant. Ce dispositif presque fictionnel pour ajouter une illustration à un commentaire a quelque chose de forcé et de statique, intrusion maladroite de la fiction dans le documentaire.

Encore faut-il admettre que la caméra documentaire québécoise n'est jamais discrète, et que l'exercice du direct y semble désormais impossible. Combien d'efforts et d'autorisations faut-il quémander pour s'accorder un moment de vérité «arrangé avec le gars des vues», pour filmer, par exemple, la rencontre d'une toxicomane avec sa mère pour un brin de causette (comme dans *Enfer et contre tous*)? Sans doute beaucoup trop. L'effet de «pris sur le vif» s'en trouve complètement émoussé. Cette forme didactique qui remplace le direct a quelque chose d'embarrassant, comme si le documentaire se trouvait maintenant muselé dans son effort à capter le réel.

Le «réel» dans *Traître ou patriote* se trouve dans les archives. L'intérêt du film est presque proportionnel à leur abondance, nous permettant de revisiter une époque dont témoignent certains reportages cinématographiques, et autres traces du «discours social» de l'époque comme les émissions de radio et les articles de journaux. Les images de Dieppe rappellent cruellement celles de *Saving Private Ryan*, l'actualité filmée montre Duplessis entouré de ses courtisans cléricaux, des éditoriaux sont cités, des caricatures montrées: ces traces visibles, ces fragments dévoilent la matière première de l'historien, et nous font presque regretter le film de montage que *Traître ou patriote* aurait pu être, n'eut été la volonté de Godbout de se l'approprié au-delà du nécessaire. ■



Adélar Godbout
(Photo: Office national
du film du Canada)

Traître ou patriote

vidéo / coul. / 83 min /
2000 / doc. / Québec

Réal. et scén.: Jacques Godbout, assisté de Pascale Bilodeau
Image: François Vincelette, assisté de Martin F. Leblanc
Son: Diane Carrière
Mont.: Jean-Marie Drot
Prod.: Éric Michel et Adam Symansky
Dist.: Office national du film du Canada
Intervenants: Jacques Godbout, Gérard Filion, Jean-Louis Gagnon, Madeleine Parent, Éric Amyot, Serge Bernier, Gérard Bouchard, Paul-André Comeau, Micheline Dumont, Guy Bouthilier, Denis Monière, Josh Freed